

DELLY

L'étoile du roi Boris



BeQ

Delly

L'étoile du roi Boris

nouvelle

La Bibliothèque électronique du Québec
Collection *Classiques du 20^e siècle*
Volume 252 : version 1.0

Des mêmes auteurs, à la Bibliothèque :

Entre deux âmes

Gilles de Cesbres

Esclave... ou reine ?

L'étincelle

L'exilée

Le rubis de l'émir

La biche au bois

Aélys aux cheveux d'or

L'orgueil dompté

La maison des Rossignols

Le sphinx d'émeraude

Bérengère, fille de roi

Le roi de Kidji

Elfrida Norsten

L'étoile du roi Boris

Par les fenêtres largement ouvertes, le soleil de juin entrait dans la salle d'étude, grande pièce aux tentures claires, aux meubles faits d'un bois jaune pâle, veiné de rose ; il glissait sur les livres et les cahiers couvrant la table de travail et venait éclairer la blonde chevelure bouclée et le beau visage du jeune roi d'Esthénie, appliqué à la solution d'un difficile problème de mathématiques.

Un calme absolu s'étendait aux alentours. Pendant ses séjours au château de Volaina, le roi Boris – l'élève le plus studieux de son royaume, disaient les courtisans – venait toujours travailler dans ce pavillon placé à la lisière du parc, près de la forêt qu'il aimait passionnément. Ce jeune souverain de seize ans était déjà remarquablement instruit et montrait un précoce sérieux, qui ne nuisait aucunement, d'ailleurs, à la gaieté de son âge dans l'intimité de sa famille et avec ses compagnons de jeu.

Dans la pièce voisine, le gouverneur de Sa

Majesté, le général Doubrekto, se plongeait dans la lecture d'un récent traité de tactique militaire. Tout à l'étude d'une palpitante question stratégique, il en oubliait son royal pupille, dont le temps de récréation avait sonné depuis quelques instants.

Mais le jeune souverain venait de résoudre victorieusement le problème donné, et, levant les yeux sur le cartel pendu en face de lui, il s'avisait qu'il était temps d'aller changer de vêtements pour la promenade à cheval projetée avec ses amis.

Il ferma ses cahiers et se leva vivement. Le soleil, mauvais courtisan, vint le frapper au visage, l'obligeant à baisser les yeux, ces grands yeux noirs si beaux et si fiers, mais si doux aussi lorsqu'il le voulait, qui avaient pris le cœur de ses sujets et faisaient dire à un vieux soldat complimenté par lui sur une action d'état : « Pour un regard de mon petit roi, j'en ferai bien encore à la douzaine ! »

Il s'avança dans la galerie de bois, enguirlandée de roses, qui surplombait un chemin

bordant la forêt, très peu fréquenté en dehors des gardes forestiers et des bûcherons. Un bruit de voix arrivait aux oreilles du roi : organe cassé, chevrotant et timbre enfantin, d'une harmonieuse douceur.

Boris se pencha un peu... À l'orée d'un sentier se tenait une vieille femme courbée, lamentable, vêtue de haillons. À terre, près d'elle, avait glissé un sac lourdement rempli, à en juger par l'apparence. En face de la pauvre venait de s'arrêter une petite fille d'une dizaine d'années, vêtue d'un sarrau bien blanc. Son délicieux visage au teint rosé, encadré de superbes boucles brunes, exprimait une ardente compassion, sa voix tremblait d'émotion en demandant :

– Alors, pauvre femme, vous n'avez plus rien, rien du tout pour nourrir vos petits enfants ?

– Rien, absolument, ma petite demoiselle ! Une bonne âme, pas bien riche elle-même, m'a remis un papier me donnant droit à aller chercher à la ville un sac de pommes de terre. J'en viens... mais c'est trop lourd pour moi, je ne peux pas continuer !... Et pourtant, mes petits m'attendent,

ils ont faim... Je vais essayer encore...

Elle se penchait, tentait de soulever le sac... Les petites mains de l'enfant essayèrent de l'aider. Mais leurs forces réunies n'étaient pas suffisantes encore...

La pauvre, avec un gémissement navrant, laissa retomber sur le sol le fardeau trop pesant.

– Il faudra donc le laisser là !... Et que mangeront mes petits ?... Ô Vierge secourable, ayez pitié de nous ! s'écria la malheureuse en joignant les mains.

Inconsciemment, l'enfant avait fait le même geste...

– Oh ! Si j'avais seulement un peu d'argent ! Mais je n'ai rien... rien du tout ! dit-elle avec désolation.

Son regard, en se levant machinalement, tomba sur la galerie ; il vit le jeune homme accoudé à la balustrade et paraissant écouter et regarder avec attention... Les grandes prunelles d'un bleu sombre, où rayonnaient une douceur ravissante et la plus délicieuse candeur, brillèrent

sous l'impulsion d'une idée soudaine...

L'enfant s'avança et tendait son petit tablier d'un mouvement spontané et charmant.

– La charité, s'il vous plaît ! dit-elle d'un ton de prière, qu'accentuait l'expression suppliante, irrésistible de son regard.

Le roi sourit, sa main se glissa vivement dans sa poche et saisit son porte-monnaie. Avec adresse, il se mit à lancer une à une, dans le tablier de l'enfant, toutes les pièces d'or qu'il contenait...

– Oh ! Tout cela !... tout cela ! balbutia la petite fille, étouffée par la joie.

Elle prit les pièces et les mit dans les mains de la vieille femme qui regardait, ébahie...

– Pour moi ?... pour moi ? murmura la pauvre.

– Oui, pour vous ! Maintenant, vos petits enfants auront du pain, grâce à ce monsieur si bon...

Et, levant de nouveau vers la galerie son regard radieux, elle dit avec un ravissant sourire :

– Merci, oh ! Merci, monsieur ! Que Dieu vous bénisse.

Boris étendit la main, il cueillit une des roses pourpres qui ornaient la galerie et la lança, si adroitement, qu'elle vint se planter dans les boucles brunes de l'enfant.

– Priez pour le roi, petite colombe ! dit-il avec un sourire ému.

L'enfant eut un mouvement de recul, son visage s'empourpra...

– Le roi... Est-ce que vous êtes... ?

– Mais oui, le roi lui-même, très heureux de s'être trouvé là pour venir en aide à une de ses sujettes dans la peine... Eh bien ! Vous voilà tout émotionnée, petite fille ! Vous ferai-je peur, par hasard ?

Il riait gaiement en se penchant entre le feuillage des rosiers.

L'enfant joignit les mains.

– Peur ? Oh ! Non, vous êtes trop bon pour cela !... Et je suis si contente de connaître le roi !

– Vraiment ! Pourquoi donc, enfant ?

– J’avais entendu dire qu’il était si beau, si aimable et si bon !... Et je vois bien maintenant que c’est la vérité !

Les flatteries de toutes sortes n’avaient jamais manqué au jeune souverain, mais aucune ne lui avait causé un plaisir comparable à ce naïf compliment échappé de la bouche sincère de cette enfant au regard lumineux, timidement admiratif.

– Merci, petite fille, dit-il en riant. Et vous, qui êtes-vous ?

– Je m’appelle Héléni, j’habite à la lisière de la forêt, dans une petite maison qu’on appelle la Maison-aux-Lilas.

– Héléni ?... Êtes-vous de race grecque ?

– Oui, mon grand-père est grec, mon oncle Hippias et ma tante Léniô aussi.

– Vous n’avez plus vos parents ?

– Non, je suis orpheline depuis longtemps, car je ne les ai pas connus, dit-elle avec mélancolie.

– Pauvre petite !... Eh bien ! Quand je passerai à cheval du côté de votre maison, je m’arrêterai et vous me présenterez à votre famille. Ma mère est grecque et j’aime beaucoup ses compatriotes.

– Je vais prier Notre-Dame-de-la-Victoire pour Votre Majesté, dit l’enfant avec élan.

– Oui, priez pour moi ! Un roi en a plus besoin que tout autre... Et que demanderez-vous à Notre Dame, petite Héléni ?

Quelques secondes, l’enfant réfléchit, son regard étonnamment profond levé vers le jeune souverain.

– Qu’elle garde le roi tel qu’il est maintenant ! répondit-elle d’un petit ton grave.

– C’est aussi la prière de ma mère, dit le roi avec émotion. Merci, Héléni, et au revoir.

Devant la porte encadrée de lierre se tenait debout, le cigare aux lèvres, un homme de haute taille, au visage fort beau en dépit des rides profondes qui le creusaient, à la chevelure longue, d’un noir intense, semée de fils d’argent.

Comme l’enfant passait près de lui, il abaissa

vers elle des yeux sombres, très durs et d'une acuité singulière. Son regard tomba sur la rose qu'Héléni serrait précieusement entre ses petits doigts.

– D'où vient cette fleur ? demanda-t-il d'un ton bref.

Timidement, elle leva les yeux vers lui...

– Grand-père, c'est le roi qui me l'a donnée.

– Le roi !

Stéphanos avait bondi, une effrayante expression de fureur bouleversait son visage. Il saisit brutalement entre ses doigts nerveux le frêle poignet d'Héléni.

– Où l'as-tu vu ?... Que lui as-tu dit ?...

Tremblante de terreur, elle résuma, d'une voix entrecoupée par l'effroi et par la douleur que lui causait la rude pression des doigts de son aïeul, la petite scène qui s'était déroulée dans la galerie du pavillon de Volaina... Pâle, les dents serrées, les traits durement contractés, Stéphanos l'écoutait...

Quand elle eut fini, il saisit la rose, la jeta à terre, la piétina furieusement.

– Qu’il soit écrasé, anéanti ainsi, lui et toute la race des tyrans oppresseurs des peuples ! rugit-il d’une voix rauque. Et pour toi...

Il saisit l’enfant par le bras, la secoua violemment et l’envoya rouler à terre. Une singulière expression de triomphe étincelait dans son regard.

Il tourna brusquement les talons et rentra dans la maison.

Un long moment, la petite Héléni demeura toute étourdie, étendue sur le sol. Elle put enfin se relever et demeura un instant immobile, la poitrine soulevée de sanglots.

Son regard tomba sur la pauvre chose écrasée, méconnaissable, qui avait été la rose du roi Boris. Elle se laissa tomber à genoux, prit ces débris informes et les porta à ses lèvres.

– Pardon ! Pardon ! murmura-t-elle en pleurant.

Et sur la pauvre rose tombèrent les larmes amères de l’enfant dont le cœur délicat venait d’être profondément meurtri par la révélation

d'une haine farouche.

Sur la route de Volaina à Miclesz, la capitale du royaume d'Esthénie, une jeune fille avançait d'un pas vif, malgré le soleil dont les rayons déjà brûlants inondaient la voie superbe, une des mieux entretenues du royaume en raison des voitures et automobiles de la cour et des riches habitants de Miclesz qui la sillonnaient constamment.

Aujourd'hui, cependant, elle était presque déserte. À peine, de temps à autre, la jeune fille avait-elle croisé une charrette de paysan ou un équipage élégant se dirigeant vers la ville.

Tout en marchant, elle laissait errer son regard pensif vers les sous-bois doucement éclairés bordant la route... Et, pour qui avait vu une fois les prunelles magnifiques de la petite Héléni Ériclès, il n'y avait pas à se méprendre sur la personnalité de cette jeune fille, dont le délicat visage aux traits purs, au teint blanc légèrement rosé, s'abritait sous la mantille de voile noir des paysannes esthéniennes.

Depuis trois mois, les Ériclès étaient revenus

dans cette Esthénie si brusquement quittée huit ans auparavant... Pendant ce laps de temps, ils avaient constamment habité la France. Héléni avait été placée dans une pension dirigée par une Russe entièrement dévouée aux idées révolutionnaires qui semblaient chères à Stéphanos Ériclès et à son fils. La foi, les enseignements déposés par Lénîô dans l'âme de sa nièce, semblaient donc devoir courir de grands risques.

Mais Dieu veillait sur cette petite âme qui s'était donnée à lui et il se produisit cette chose étrange : Fedora Nalischine, dont l'âme bonne et droite avait été exaltée par des théories idéalistes dont elle n'apercevait pas le danger, subit très vite le charme irrésistible de sa petite élève et ce fut l'enfant qui amena vers la vérité cette femme de trente ans égarée par l'extrême sensibilité de son cœur.

Une affection profonde s'était formée entre elles. Fedora traitait Héléni comme une enfant très chère et des larmes amères coulèrent le jour où la jeune fille dut quitter la pension Nalischine

pour rentrer chez ses parents.

Hippias Ériclès était mort peu de temps auparavant, d'une façon mystérieuse, au cours d'un de ces voyages que lui ou son père accomplissait fréquemment. Stéphanos était plus que jamais bizarre et sombre et demeurait des journées entières au-dehors. La gêne était grande au logis, car Léniô avait deux enfants à élever. La jeune femme, toujours souffrante, essayait d'augmenter les maigres ressources du ménage par des broderies grecques dans lesquelles elle excellait, et Héléni avait dû aussitôt utiliser, en donnant des leçons, l'instruction très complète reçue à la pension Nalischine.

Un jour, Stéphanos quitta Paris sans prévenir les deux femmes. Huit jours plus tard, elles recevaient un court billet leur enjoignant de venir le retrouver à Miclesz. Habituees à ces singulières façons d'agir, elles avaient obéi, Léniô avec sa résignation habituelle, Héléni avec un secret contentement de retourner dans cette Esthénie si précipitamment quittée après cette scène dont le souvenir lui était demeuré toujours

vivant, aussi vivant que celui du jeune souverain qui lui avait dit :

– Priez pour le roi, petite colombe.

De Miclesz, Stéphanos les avait conduites immédiatement au logis retenu par lui. C'était une pauvre bicoque située dans la forêt de Volaina, assez loin du village. Le vieillard s'était réservé une pièce où lui seul entraît et dont il retirait soigneusement la clef lorsqu'il s'éloignait. Il y passait des journées entières, occupé sans doute à des manipulations chimiques, ainsi qu'en témoignaient ses mains et ses vêtements.

La vie était pénible pour les pauvres femmes. Léniô étant incapable d'aller faire les provisions au village, Héléni devait remplir seule cette tâche. Les maigres ressources s'épuisaient et Stéphanos, toujours en proie à de sombres rêveries, répondait durement aux demandes des deux femmes :

– Je n'ai plus d'argent. Arrangez-vous comme vous pourrez.

Il fallait aviser à trouver de quoi vivre...

Héléni était allée un jour à Miclesz, emportant des échantillons des broderies de Léniô ; elle avait réussi à se procurer de l'ouvrage et, maintenant, les deux femmes brodaient, brodaient sans relâche.

Aujourd'hui, Héléni rapportait sa tâche. Par économie, elle s'en allait à pied, au lieu de prendre le tramway électrique qui desservait la forêt et le village de Volaina. Elle était bien un peu lasse, mais la perspective de toucher tout à l'heure quelque argent lui donnait du courage.

D'ailleurs, la ville était atteinte. Par un boulevard bordé de belles demeures, Héléni gagna le magasin qui lui avait remis les broderies à exécuter.

Il y avait aujourd'hui, dans la ville, une grande animation. Des groupes de piétons, des voitures, des cavaliers, circulaient, nombreux et pressés, se dirigeant tous dans la même direction... vers quelque fête, sans doute. Dans sa solitude, Héléni n'était au courant de rien.

Les broderies ayant agréé à la patronne du magasin, on en confia d'autres à la jeune fille et,

satisfaite de ce résultat, elle se dirigea vers le centre de la ville pour une emplette indispensable : des souliers pour le petit Hélos, qui marcherait bientôt nu-pieds.

Décidément, il y avait quelque cérémonie d'importance. Sur la place du Palais, la foule formait la haie, maintenue par un cordon de troupes à pied. Devant la résidence royale, deux pelotons de cuirassiers et de dragons rouges étaient rangés, la lance baissée vers la terre.

– Qu'y a-t-il donc ? demanda à un bourgeois qui passait un étranger, un Français, à en juger par son accent.

– Le roi revient d'inaugurer le grand hospice pour les vieillards indigents, monsieur, répondit l'Esthénien en saluant.

Devant les yeux d'Héléni passa soudain la vision du jeune souverain si charmant et si bon pour lequel, chaque jour, elle n'avait jamais manqué de répéter sa naïve prière d'enfant. Il lui venait un irrésistible désir de le revoir... Et c'était chose facile de se mêler à cette foule qui attendait son roi pour l'acclamer et lui lancer des fleurs,

selon la gracieuse coutume esthénienne.

Elle se trouva placée près du Français et du bourgeois esthénien qui continuaient de parler fort amicalement. Le sujet du roi Boris demandait :

– Vous ne connaissez pas notre souverain, monsieur ?

– Pas autrement qu'en photographie. Cela m'a suffi pour désirer le voir réellement et je me félicite d'être si bien tombé en arrivant aujourd'hui à Miclesz... Il est extrêmement aimé, n'est-ce pas ?

– Ses sujets en sont fous, monsieur ! Vous allez voir qu'il y a de quoi... Il ne nous cause qu'un chagrin, voyez-vous, c'est de ne pas se décider à choisir une reine.

– Il est encore fort jeune, et il a le droit d'être difficile.

– Mais il faut songer à l'avenir de la monarchie, monsieur !... Cependant, ses conseillers et ses ministres n'osent plus effleurer ce sujet, depuis le jour où il leur a répondu, avec

un certain air qui n'invitait pas à la réplique, paraît-il : « Ceci me regarde, messieurs. Lorsque j'aurai choisi, je vous en ferai part ! »

– Eh ! Il ne se laisse pas conduire, votre jeune roi !

– Non, il a beaucoup de volonté, unie à une très haute intelligence et à un jugement d'une rare sûreté. C'est un esprit très sérieux et un cœur très bon. Voilà pourquoi nous l'aimons tant et nous le respectons... Oui, monsieur, nous le respectons profondément, car ce jeune roi si beau, si admiré, est demeuré tel que nous pouvons, sans réserve, le donner en exemple à nos fils... Oui, nous sommes heureux d'avoir un tel souverain, et nous prions Dieu qu'il nous le conserve longtemps, pour le bonheur de l'Esthénie.

Au loin retentissaient des acclamations. L'Esthénien annonça :

– Voilà Sa Majesté qui sort de la rue Royale. J'aperçois les lanciers de l'escorte... Vous allez juger de l'enthousiasme des Esthéniens pour leur jeune roi.

Sur un bref commandement, les dragons avaient redressé leurs lances, les cuirassiers mettaient leurs sabres au clair qui étincelèrent sous le soleil inondant la place...

Entre la haie des soldats d'infanterie, prêts à porter les armes, passèrent les lanciers blancs de la garde, arme d'élite qui s'était toujours distinguée par sa bravoure sur les champs de bataille et jouissait, à ce titre, de l'honneur d'escorter le souverain. Les vivats éclataient, les hommes agitaient leurs chapeaux, les femmes jetaient des fleurs...

Héléni, très émue, se pencha un peu... Le roi s'avavançait à cheval, très svelte, très élégant dans la coquette tenue des hussards de la reine : culotte blanche, dolman bleu pâle à col de soie blanche, colback blanc orné d'une aigrette retenue par une agrafe de diamants. Les fleurs, lancées par des mains adroites, voltigeaient au-dessus de lui sans jamais le toucher, effleurant seulement parfois sa coiffure à laquelle il portait souvent la main, d'un geste charmant, pour répondre aux acclamations. Ses grands yeux noirs brillaient, son beau visage

un peu fier s'éclairait d'un sourire très doux devant l'allégresse de son peuple...

Il allait passer... Héléni, un peu poussée par ses voisins, tourna légèrement la tête. Son regard tomba sur un homme debout près d'elle, grand gaillard barbu, vêtu, malgré la chaleur, d'une longue houppelande usée, dans la poche de laquelle il tenait sa main enfoncée. Héléni vit soudain son bras remuer imperceptiblement ; elle eut, dans un éclair, l'intuition de ce qui se préparait... Sa main, d'un geste plus prompt que la pensée, saisit le bras de l'homme au moment où il s'élevait brusquement et s'étendait dans la direction du roi. Une violente détonation retentit... Mais, par suite du mouvement d'Héléni, l'arme avait tiré en l'air, personne n'était atteint.

La foule, avec des cris de fureur, se jeta sur le misérable ; Héléni en profita pour s'éloigner sans avoir été remarquée. Le cœur bondissant d'émotion, elle s'en alla d'un pas hâtif vers Voläina, oubliant les souliers du petit Hélos. Son âme, en un hymne de reconnaissance, s'élevait vers Dieu, le remerciant de lui avoir permis de

sauver le roi.

Elle eut un long frisson d'horreur en pensant au crime qui avait été près de se perpétrer. Il s'en était fallu de si peu qu'elle vît tomber, traîtreusement atteint, le jeune souverain qui passait, si charmant, si heureux, si plein de confiance, au milieu de son peuple !

Toute aux pensées qui remplissaient son esprit, elle fit, sans songer à la fatigue, le trajet de Miciesz à leur pauvre demeure. Elle ne parla pas à sa tante de ce qui venait de se passer. Léniô, de plus en plus souffrante, éprouvait de pénibles émotions pour les plus insignifiants détails. D'ailleurs, Héléni, par un sentiment naturel à son âme modeste voulait que son intervention demeurât à jamais inconnue.

Elle se mit à vaquer à quelques soins de ménage, tandis que Léniô, assise devant la porte, faisait réciter une leçon à Joannis, son fils aîné, frêle garçonnet au regard pensif. Stéphanos était parti depuis plusieurs heures ; il ne rentrerait sans doute que pour le dîner.

Mais non, voici que son pas retentissait au-

dehors... Il entra brusquement, les traits crispés, les yeux luisant de fureur. Tout droit, sans paraître voir Héléni, il se dirigea vers sa chambre... Il fallait qu'il fût en proie à quelque terrible émotion, car il en oubliait de pousser complètement la porte...

Et sa voix, tremblante de fureur, s'éleva soudain :

– Manqué !... Misérable maladroit ! Une arme merveilleuse !... Il faudra donc que ce soit moi qui aie raison de ce Boris maudit !

Héléni chancela, livide, ses mains tremblantes saisirent au hasard l'appui d'un meuble. Non, c'était trop horrible, cela !... En se soutenant à peine, elle gagna l'humble réduit qui lui servait de chambre, elle se laissa tomber à genoux et, prosternée sur le sol, elle laissa échapper de son cœur déchiré ce cri :

– Mon Dieu, pardonnez-lui !... et sauvez le roi !

Alors commencèrent pour Héléni des jours d'inénarrables tortures, d'incessante surveillance

sur son aïeul. Elle l'avait toujours connu bizarre, elle le savait imbu d'idées révolutionnaires ; mais, tout en souffrant douloureusement de le voir en cet état d'esprit, elle pensait qu'il était du nombre de ces théoriciens qui se contentent de discourir beaucoup, en s'arrêtant soigneusement au seuil dangereux de la propagande par les actes.

Et voilà qu'elle apprenait que cet aïeul était un criminel, le complice, sinon l'instigateur de celui qui avait tenté de tuer le roi d'Esthénie !

Héléni avait déjà beaucoup souffert en sa vie, mais jamais elle n'avait enduré semblables déchirements. Savoir menacée à chaque instant, par quelque lâche attentat, l'existence du jeune souverain pour lequel elle eût donné la sienne sans hésitation, et ne pouvoir le prévenir parce que le criminel était... son grand-père !

Elle n'avait de refuge et d'espoir que dans la prière. Son âme torturée se répandait chaque jour devant la Reine du ciel et, de ces entretiens célestes, elle sortait un peu réconfortée, un rayon d'espoir au fond du cœur.

Les nuits se passaient dans une veille

anxieuse. Sans cesse, elle prêtait l'oreille aux moindres bruits... Et, en quinze jours, elle avait tellement changé que Léniô lui disait avec inquiétude :

– Mais tu es malade, Héléni, ma pauvre chérie !

Un soir, vers onze heures, elle perçut au dehors comme un pas léger. Elle ouvrit doucement sa fenêtre, pencha la tête... Oui, quelqu'un s'en allait...

Elle passa par-dessus la fenêtre, fort basse, et, avec une légèreté incomparable, elle se mit à suivre la grande forme maigre, bien reconnaissable... Celle-ci se dirigeait vers le pavillon du parc royal, le pavillon du roi Boris.

Bientôt, le petit bâtiment apparut. Ses fenêtres ouvertes laissaient voir une pièce brillamment illuminée, au milieu de laquelle, près d'une table garnie de coupes et de bouteilles de Champagne, se tenait le roi, en tenue d'officier des dragons rouges et entouré d'un groupe nombreux de jeunes officiers en éblouissants uniformes des différentes armes. Souriant, la coupe en main, il

semblait leur adresser une allocution, et sa voix vibrante parvenait jusqu'aux oreilles d'Héléni.

Stéphanos s'avança jusqu'à la base du pavillon, il se pencha et parut déposer un objet... Héléni, dont le cœur se crispait sous l'empire de l'épouvante et de l'horreur, allait s'élancer... Mais, déjà, Stéphanos s'éloignait à grands pas...

Alors, elle se jeta en avant, elle saisit l'infernal engin, elle s'enfuit au hasard dans la forêt, sans songer qu'elle portait la mort sur elle, qu'un rien pouvait provoquer l'explosion et la tuer infailliblement. Elle déposa la bombe au pied d'un arbre et, vacillant sur ses jambes tremblantes, elle revint vers le logis, sans savoir comment elle put retrouver son chemin.

Quelques minutes plus tard, une formidable explosion avait lieu dans la forêt et se répercutait jusqu'au pavillon où le roi réunissait, ce soir-là, la récente promotion de l'École militaire.

Le lendemain, un garde forestier découvrit les débris de la bombe. Mais toutes les recherches ne purent faire connaître qui l'avait portée, là et dans quel dessein.

Héléni, après une nuit passée dans un véritable martyr moral, augmenté par un terrible ébranlement nerveux, avait tenté de se lever vers le matin. Mais, malgré toute son énergie, elle était retombée brisée... et Léniô, très inquiète, l'obligea à demeurer couchée toute la journée, en déclarant qu'elle était forte aujourd'hui et qu'elle pourrait s'occuper de tout.

Héléni ne sut donc pas quel effet avait produit sur Stéphanos la nouvelle de l'avortement de l'épouvantable attentat... Mais elle le vit le lendemain, plus sombre que jamais, qui s'enfermait dans la petite chambre où – Héléni le savait maintenant – se préparaient les engins de mort.

... Et l'atroce surveillance recommença.

La jeune fille tremblait chaque fois qu'elle devait aller au village renouveler les provisions. Pendant ce temps, le malheureux pouvait mettre à exécution l'affreux projet qu'il n'avait certainement pas abandonné.

Un après-midi, en sortant de chez le boulanger, elle entendit une femme qui disait à sa

voisine :

– C’est aujourd’hui que le roi va à Ghiltena pour la fête des Fleurs. Vous n’êtes pas allée voir ça, Nathalie ?

– Je n’ai pas pu, ma petite ne va pas bien aujourd’hui. C’est dommage, car la fête sera magnifique et puis il y aura le grand duc de Livonie et sa fille, que l’on dit si belle et qu’on voudrait marier à notre roi. On les verra de tout près, car le roi n’a voulu qu’une petite escorte, malgré l’avis de son entourage, qui redoute toujours les attentats.

Une épouvantable angoisse saisit Héléni. Stéphanos devait être à l’affût de toutes les occasions favorables... S’il allait saisir celle-ci !...

Les commissions n’étaient pas terminées, mais peu importait ! Héléni s’en allait, courant, haletante...

Sur le seuil du logis, Joannis et Hélos jouaient paisiblement.

– Est-ce que... grand-père est sorti ?

– Oui, il vient de partir à l’instant, dit Joannis.

Il avait mis sa grande pèlerine, comme s'il faisait froid !

Ô ciel ! Ses pressentiments ne l'avaient pas trompée !

Sans une hésitation, elle repartit, cette fois dans la direction de la station du tramway électrique. Stéphanos avait dû aller à pied, il fallait qu'elle arrivât avant lui, qu'elle l'attendît au débouché de la route de Voläina à Miclesz... Là, que ferait-elle, que dirait-elle, elle ne le savait. Peut-être, dans sa fureur, la tuerait-il... Mais elle tenterait tout pour éviter l'horrible chose qui se préparait.

Hélas ! Il avait dû prendre quelque chemin détourné... En vain, Héléni attendit un long moment... Alors, frissonnante, la tête perdue, elle s'en alla vers la ville...

Tout y paraissait tranquille. Les habitants allaient et venaient, très calmes, dans la sérénité de ce bel après-midi très ensoleillé.

Oh ! Ce soleil, quelle ironie ! Tout à l'heure, ses rayons radieux éclaireraient un spectacle

d'horreur...

Dans l'esprit d'Héléni passa soudain la vision du jeune roi si beau, souriant et heureux de l'allégresse de son peuple, et puis...

Ô vision épouvantable !

Elle s'arrêta, à bout de force, près d'un magasin... et, tout à coup, elle porta la main à son front en étouffant un gémissement.

Une détonation, assourdie par la distance, venait de retentir.

Le crime était accompli.

Elle demeurait là, sans pensée, le visage machinalement tourné vers la devanture où s'étaient d'artistiques photographies. Au milieu se voyait celle du roi, entouré de sa mère et de ses sœurs. C'était un charmant tableau d'intérieur, image exacte de l'affection très tendre qui unissait les membres de la famille royale.

Le geste d'un malheureux exalté venait d'anéantir ce tranquille bonheur et de jeter la douleur dans l'âme de tout un peuple.

Cependant, les habitants, qui circulaient

toujours, ne semblaient pas s'émouvoir de la détonation. Ils croyaient sans doute à quelque manifestation d'allégresse non inscrite au programme.

Soudain, un galop de cheval retentit. Un officier des lanciers de la garde apparut, très pâle, sans coiffure.

– Qu'y a-t-il, Nicolzi ? s'écria un lieutenant de cuirassiers qui s'en allait paisiblement à pied et passait en ce moment près d'Héléni.

Le lancier, d'un mouvement nerveux, arrêta son cheval.

– Une bombe lancée contre le roi... Sa Majesté et la famille royale ne sont pas atteintes ! Mais plusieurs officiers et soldats sont morts, d'autres grièvement blessés...

Instantanément, l'officier était entouré par un groupe haletant.

– Les noms ?... Les noms ?...

– On ne sait encore... Le roi, avec son courage ordinaire, dirige lui-même les secours... C'est une chose affreuse à voir...

– A-t-on arrêté le misérable ?

– Oui... la foule l'a à moitié assommé... C'est un vieillard, encore inconnu...

Il repartit au galop.

Héléni, dans un mouvement d'ardente reconnaissance, avait joint les mains vers le ciel. Elle n'avait d'abord saisi que cette nouvelle : le roi était sain et sauf...

Puis une atroce douleur l'atteignit de nouveau au cœur à la pensée des malheureuses victimes, des deuils affreux qui allaient résulter du crime de son aïeul.

Et lui était arrêté, blessé sans doute par la foule curieuse, mort peut-être... Et, s'il vivait, ce serait inévitablement la condamnation à mort... C'était la honte, la misère pour sa bru et ses petits-enfants.

Comme un automate, Héléni revint sur ses pas.

Elle ne sut jamais comment ses jambes fléchissantes avaient pu la conduire jusqu'au logis. Léniô, debout sur le seuil, jeta en

l'apercevant un cri de terreur :

– Héléni, qu'est-il arrivé ?

À bout de forces, la malheureuse jeune fille se laissa tomber sur un banc... Une nouvelle épreuve l'attendait : il fallait apprendre à Léniô... il était impossible de lui cacher la vérité...

Et, en quelques mots entrecoupés, elle dit ce qui s'était passé...

Léniô n'eut pas un cri, pas un mot, mais une indicible expression d'horreur passa dans ses prunelles et elle s'affaissa sur le sol.

Héléni, surmontant énergiquement sa propre défaillance, s'occupa aussitôt de donner des soins à la pauvre créature. Pour celle-ci, si faible, l'affreuse nouvelle était un coup mortel.

... Le lendemain, dans la matinée, on frappa à la porte. Héléni alla ouvrir et se trouva en face du chef de la police et de ses agents. Ils venaient perquisitionner au domicile de l'anarchiste.

Tout fut bouleversé dans le pauvre logis, les policiers saisirent les papiers et les pièces à conviction laissés dans sa chambre par

Stéphanos. La pauvre Léniô dut quitter sa paillasse que l'on fouilla comme les autres. En se retirant, le chef de la police informa Héléni que sa tante, les enfants et elle ne devaient pas essayer de quitter leur demeure, sous peine d'être incarcérés à leur tour, afin de se trouver toujours à la disposition de la justice si celle-ci avait besoin de les interroger.

Cet avis était superflu pour l'instant, car Léniô était mourante.

Elle s'en alla doucement, consolée par les secours de la religion que sa nièce avait été demandée pour elle...

Héléni se trouva seule, avec les deux enfants, en face de la noire misère.

Qui donc, maintenant, dans ce pays d'Esthénie, si attaché à son souverain, donnerait du travail à la petite-fille du criminel auteur de l'attentat qui avait failli enlever la vie au roi Boris ?

Il n'y avait pas de doute à avoir à ce sujet, rien qu'à la façon dont la pauvre Héléni était

accueillie lorsqu'elle se rendait au village pour acheter du pain avec les maigres économies réalisées sur le prix des broderies vendues avant la catastrophe.

Un autre sujet d'angoisse tourmentait le cœur si profondément chrétien d'Héléné. Stéphanos n'avait pas été grièvement blessé, la police avait pu le délivrer à temps des mains de la foule... Et la jeune fille songeait à l'âme du malheureux, rongée par la haine, peut-être en proie au désespoir. Que ne pouvait-elle pénétrer près de lui, tenter de toucher ce cœur endurci par des doctrines impies, de faire pénétrer le repentir chez cet être si coupable devant Dieu et devant les hommes ?

Cette pensée la torturait, elle devint si puissante qu'elle essaya d'obtenir la permission de voir son aïeul dans sa prison. Mais Stéphanos se trouvait au secret, le règlement était formel ; l'humble demande d'Héléné fut durement repoussée.

Elle n'avait de refuge que dans la prière. Chaque jour, elle se rendait à la chère chapelle de

Notre-Dame-de-la-Victoire, elle s'agenouillait, priait et pleurait devant l'autel toujours garni de fleurs, et surtout de chèvrefeuille, éclos en toutes saisons dans les serres de Volaina, le roi ayant une prédilection marquée pour cette modeste fleur dont il aimait à faire orner ses appartements.

– Elle me porte bonheur, disait-il en souriant à ceux qui s'étonnaient de ce goût.

Un après-midi, Héléni prolongea sa prière. La dernière pièce d'argent était partie aujourd'hui, il y avait encore du pain pour trois ou quatre jours. Ensuite... eh bien ! Il faudrait demander l'aumône, si personne ne voulait faire travailler la petite-fille de l'anarchiste. C'était la misère, la complète misère.

Et aussi lui revenait à l'esprit la poignante pensée de cette âme qu'il lui était interdit de tenter d'arracher à l'abîme.

« Que faire ?... Ô Notre-Dame-de-la-Victoire, sauvez-nous ! Sauvez-le, surtout ! »

Près d'elle, Joannis priait avec une ferveur d'ange. Mais le petit Hélos, après être demeuré

quelque temps bien tranquille, commençait à remuer en donnant des signes d'impatience... Héléni se leva, elle sortit à regret du petit sanctuaire où, seulement, elle trouvait un peu de paix.

Au moment où elle allait s'engager dans une allée transversale, elle s'arrêta brusquement. Là-bas arrivaient deux jeunes gens en élégante tenue de promenade. La cigarette aux lèvres, ils avançaient lentement en causant avec gaieté.

– Le roi ! murmura Héléni.

Son premier mouvement avait été de se reculer, de s'éloigner précipitamment... Mais une idée soudaine venait à son esprit. Lui, pouvait lui donner l'autorisation de pénétrer près de Stéphanos. Ne devait-elle pas, éloignant toute crainte, se jeter à ses pieds pour solliciter cette grâce ?

Oh ! Le terrible combat qui se livrait en ces quelques minutes dans l'âme d'Héléni ! Pourquoi donc éprouvait-elle tant de peine à accomplir cet acte envers ce souverain qui avait été cependant si bon pour elle et pour une pauvre femme, en ce

jour jamais oublié ?

Il allait arriver à quelques pas d'elle. Elle voyait son visage se pencher, intéressé, vers son compagnon, jeune homme à la physionomie intelligente et sympathique, qui parlait avec quelque animation.

Oserait-elle tenter cette démarche ?... Oui, il le fallait pour le malheureux Stéphanos.

Une prière monta de son cœur vers le ciel... D'un mouvement résolu, elle s'avança et se laissa tomber à genoux devant le roi.

– Votre Majesté veut-elle écouter la supplique de sa malheureuse sujette ? murmura-t-elle en courbant la tête.

Il avait eu un mouvement de surprise.

– Qu'est-ce donc ?... Mais relevez-vous donc ! dit-il vivement.

Le front d'Héléni se pencha davantage encore.

– La petite-fille de Stéphanos Ériclès ne peut se tenir autrement devant Votre Majesté.

Le roi recula légèrement.

– Ah ! Vous êtes... Que voulez-vous ? dit-il d'un ton soudain glacé.

Héléni leva vers lui ses grandes prunelles bleues qui exprimaient une pathétique supplication, une souffrance poignante...

Une légère exclamation passa entre les lèvres du roi.

– Mais je vous connais !... N'êtes-vous pas cette petite Héléni qui me demanda autrefois si gracieusement la charité pour une pauvre femme ?

– Oui, Sire, je suis Héléni Ériclès.

– J'étais sûr de ne pas me tromper, vous n'avez pas changé... Mais relevez-vous, relevez-vous, mademoiselle !

Sa physionomie, l'instant auparavant froide et sévère, s'adoucissait tout à coup, exprimait une profonde émotion ; son regard enveloppait avec compassion la jeune fille maintenant debout devant lui, si amaigrie, si pâle et toute tremblante.

– Alors, vous êtes « sa » petite-fille ?... Et vous n'avez pas ses idées ?

– Oh ! Sire !...

C'était une protestation spontanée, ardente, qui s'échappait du cœur d'Héléné.

– En ce cas, vous devez bien souffrir ! dit-il d'une voix légèrement frémissante. Je vous plains de toute mon âme, mademoiselle... Et que vouliez-vous me demander ?

Elle exposa alors sa requête. Le roi dit, sans hésitation :

– Je ne vois aucun empêchement à vous accorder cette autorisation. Il faut, en effet, tout tenter pour sauver l'âme de ce malheureux. Avez-vous quelque influence sur lui ?

– Aucune, Sire. J'ai toujours été traitée par lui en quantité négligeable. Cependant, peut-être réfléchira-t-il en voyant anéantis ses tristes projets... peut-être, malgré tout, parviendrai-je à toucher son cœur.

– Je le crois... et je le souhaite bien sincèrement ! dit le roi avec élan. Ces enfants sont-ils vos frères, mademoiselle ?

– Non, mes cousins, Sire, « ses » petits-

enfants aussi.

– Pauvres petits ! murmura le roi.

D'un geste, il appelait près de lui Hélos qui se pressait, très intimidé, contre sa cousine... Sa main se posa sur les boucles brunes du petit garçon.

– Quel joli enfant !... Regardez donc, Elvenko, s'il n'est pas criminel à un aïeul, de jeter sciemment dans le malheur de si charmantes et si innocentes créatures ! dit-il en se tournant vers son compagnon qui se tenait à quelques pas en arrière.

Il demeura un instant pensif, sa main caressant doucement la joue pâle d'Hélos... Puis, regardant la jeune fille :

– La petite Héléni a-t-elle accompli la promesse faite autrefois au roi ? A-t-elle prié Notre-Dame-de-la-Victoire ? demanda-t-il avec une grave douceur.

Une légère teinte rosée monta, une seconde, aux joues d'Héléni.

– Chaque jour, j'ai prié pour Votre Majesté,

dit-elle avec simplicité.

Sur la physionomie du roi, une émotion profonde s'exprima soudain.

– Merci, mademoiselle. Vous continuerez, n'est-ce pas, car vous savez combien j'ai été plusieurs fois miraculeusement préservé ?... Et, ce soir, vous aurez l'autorisation demandée. Que Dieu vous fasse réussir dans votre œuvre de conversion !

Il se découvrit pour la saluer et s'éloigna, suivi de son compagnon.

Le prince Elvenko, pendant l'entretien de son souverain avec la petite-fille de l'anarchiste, n'avait cessé de regarder Héléni, discrètement, mais avec persistance... Au bout de quelques instants de marche, voyant le roi garder un silence songeur, il dit, avec la liberté que lui donnait à l'égard de Boris une amitié ininterrompue depuis l'enfance :

– Votre Majesté ne se doute pas que je viens de faire une découverte ?

– Laquelle, mon cher ? demanda le roi d'un

ton distrait.

– Je suis à peu près certain que cette jeune fille est celle qui empêcha si heureusement d’aboutir l’attentat du mois de mai.

Le roi s’arrêta une seconde en s’écriant vivement :

– Le crois-tu vraiment, Elvenko ?

– Je l’assurerais presque. Une si admirable physionomie ne peut se confondre avec d’autres. Les yeux surtout m’ont frappé ; j’étais certain d’avoir vu ce merveilleux regard. Cependant, comme je n’ai aperçu cette jeune fille que l’espace d’un éclair, parmi la foule, au moment où elle élevait la main pour détourner le bras du misérable, je n’oserais être tout à fait affirmatif.

– Il faudra que nous éclaircissons cela, mon ami. L’acte de la petite-fille serait un adoucissement au cas de l’aïeul... Et puis, cela autoriserait de ma part, en forme de reconnaissance, une aide pour ces pauvres enfants dont l’apparence dénonce une véritable pauvreté. Il faut une extrême délicatesse en la

circonstance ; on sent que cette jeune fille, d'une distinction à faire envie à bien des reines, souffrirait de se voir offrir un secours ayant l'apparence d'une aumône.

– Il est de fait que cette jeune Grecque semble avoir hérité de la beauté et de la grâce incomparables des héroïnes de l'Hellade. De quelle condition sont ces Ériclès ?

– Je ne sais. Ce vieillard demeure obstinément muet sur son passé et sa famille. Sa petite-fille connaît peut-être quelque chose... Elle sera interrogée lorsqu'il passera en jugement... Pauvre enfant, quelle nouvelle épreuve pour elle ! murmura le roi avec émotion.

Machinalement, il alluma une cigarette, mais il la garda entre ses doigts, tandis que son regard rêveur allait se perdre dans les sous-bois rayés de lumière, comme pour y suivre quelque absorbante vision.

*

L'autorisation royale, apportée le soir même par un des officiers de service, était un tout-puissant « Sésame » qui ouvrait chaque jour toute grande, pour Héléni, la porte de la cellule de Stéphanos. Seule avec lui, elle pouvait essayer d'écarter quelque peu les voiles sombres qui couvraient l'âme de cet homme.

Elle avait compris bien vite que sa tâche serait plus rude encore qu'elle ne l'avait pensé. Stéphanos se glorifiait de sa haine farouche, de ses doctrines sanguinaires ; il avait accueilli sa petite-fille avec sa dureté ordinaire, augmentée d'une orgueilleuse défiance. Il eût fallu un miracle de la grâce pour ramener cette âme à la vérité et, depuis trois jours qu'Héléni visitait son aïeul dans sa prison, ses supplications vers le ciel se faisaient plus ardentes, plus douloureuses.

... Ce matin-là, assise dans la petite salle de leur pauvre logis, elle réfléchissait au moyen de sortir de la misère où ses cousins et elle se trouvaient plongés. Pendant ces trois jours, elle avait tout tenté pour se procurer de l'ouvrage. Mais elle était connue comme la petite-fille de

l'anarchiste et d'humiliants refus lui étaient infligés.

Pourtant, il n'y avait plus un centime au logis et, hier, elle avait partagé entre les deux enfants le dernier morceau de pain. Ce matin, le petit Hélos, pâle et maigre, lui avait dit :

– Héléni, j'ai bien faim !

Et elle avait dû lui répondre :

– Mon petit chéri, je n'ai plus rien à te donner.

Il avait baissé tristement la tête et était allé s'asseoir au-dehors, près de Joannis qui, lui, n'avait rien demandé, sachant bien que sa chère cousine Héléni ne pouvait faire davantage.

Cependant, il fallait aviser, elle ne pouvait laisser ces petits êtres chéris mourir de faim. Il ne restait qu'un moyen : demander l'aumône.

Un frisson agita la jeune fille... Oh ! En arriver là !...

Un cri d'enfant retentit tout à coup au-dehors. Elle se leva brusquement et s'élança hors du logis...

Dans l'étroit chemin qui passait devant la maison, deux cavaliers venaient de s'arrêter et sautaient à terre. L'un d'eux se pencha vers Hélos, étendu sur le sol, et l'enleva entre ses bras.

– Il n'y a rien de sérieux !... Le sabot de mon cheval l'a légèrement touché ! s'écria-t-il en apercevant Héléni qui accourait, toute blanche d'effroi.

Elle s'arrêta une seconde, un peu interdite en reconnaissant le roi. Il s'avança vers elle, tout en disant :

– Rassurez-vous, ce ne sera rien. Il a eu peur, surtout... Je suis désolé de ce petit accident ! Mais j'ai aperçu trop tard pour pouvoir l'éviter ce jeune imprudent qui traversait le chemin presque sous les pieds de mon cheval.

Hélos, effrayé encore, tendait vers sa cousine ses petits bras. À son front perlaient quelques gouttes de sang.

– Que Votre Majesté veuille bien me le donner !... dit la voix tremblante d'Héléni.

– Mais non, je vais le porter jusque chez

vous... J'avais précisément quelques questions à vous adresser.

Elle le précéda vers le pauvre logis. En entrant, le regard tristement ému du roi fit le tour de la petite salle misérablement meublée, d'une admirable propreté. Le jeune souverain s'assit sur une des chaises boiteuses, en tenant sur ses genoux le petit Hélos, dont la peur se calmait visiblement. Il étancha soigneusement les gouttes de sang avec son mouchoir et dit en souriant :

– Là, il n'en restera bientôt aucune trace. Mais cela vous apprendra, enfant, à ne plus passer si près des chevaux... Voyez comme vous émotionnez votre pauvre cousine !

Héléni, en effet, était extrêmement pâle et ne pouvait réprimer le tremblement qui l'agitait.

– Êtes-vous donc seule avec ces deux enfants, mademoiselle ?

– Oui, Sire. Leur mère est morte deux jours après le... l'attentat...

D'un geste machinal, le roi prit une des petites mains d'Hélos et se mit à la caresser

distraitement.

– Voyons, venons-en à mes questions ! dit-il tout à coup en posant sur Héléni son regard pénétrant et grave. Mon aide de camp et ami, le prince Elvenko, assure avoir reconnu en vous la personne courageuse – et si remarquablement modeste – qui a sauvé la vie au roi, lors de l’attentat de la place du Palais... S’est-il trompé ?

Cette fois, un flot de pourpre monta au visage d’Héléni.

– Comment a-t-il su ?... balbutia-t-elle.

– Le prince Elvenko, qui se trouvait à une courte distance derrière moi, vous avait aperçue au moment où vous étendiez la main pour détourner le coup qui me menaçait... Et peut-être pourrez-vous me donner des détails sur certaine bombe qui explosa, une nuit, dans la forêt de Voläina, et dont on ne put jamais découvrir l’origine ?... « Il » l’avait déposée près du pavillon, n’est-ce pas ?... et sa courageuse petite-fille, au risque d’une mort affreuse, l’a emportée bien loin, sans que le roi se doutât qu’il devait la vie à celle qui avait pris pour devise :

« Dévouement silencieux » ?

Il parlait avec une pénétrante douceur et une grave émotion emplissait ses grands yeux noirs.

– Sire, ce n'était que mon devoir, murmura la voix tremblante d'Héléni. Mon malheureux aïeul conspirait contre Votre Majesté, il était juste que j'exposasse ma vie pour le roi... Ah ! Si, à ce prix, j'avais pu éviter ce dernier attentat, si épouvantable !... Penser que lui... lui, mon grand-père, est l'auteur de tous ces morts, de ces blessures affreuses !

Machinalement, elle tordait ses petites mains et une poignante douleur s'exprimait sur sa physionomie.

Le roi posa à terre le petit Hélos et se leva vivement.

– Vous avez réparé la faute de votre aïeul par votre admirable courage et votre incessant dévouement, dit-il avec une douceur émue. Permettez au roi que vous avez sauvé de vous en exprimer toute sa reconnaissance... J'aurais voulu, en remerciement, vous accorder la grâce

pleine et entière de Stéphanos Ériclès. Mais il ne s'agit pas ici seulement de moi ; les pauvres victimes demandent justice. Tout ce que je pourrai faire, c'est de commuer en détention perpétuelle la peine de mort qui sera certainement prononcée contre lui.

– Merci !... Oh ! Merci ! dit Héléni en levant vers lui ses yeux pleins de larmes de reconnaissance. Mon malheureux aïeul aura ainsi plus de temps pour réfléchir, pour revenir à de meilleurs sentiments... car, malgré mon complet insuccès jusqu'ici, j'espère toujours.

– Oui, il faut espérer jusqu'au dernier soupir... Et vous, petit blessé, n'avez-vous rien à demander au roi ? Voyons, que voulez-vous qu'il vous donne ?

Il se penchait vers l'enfant et sa main relevait doucement le petit visage penché, un visage bien maigre, bien pâle, dans lequel les yeux paraissaient trop grands.

Une expression impossible à rendre passa dans ce regard d'enfant, tandis que les petites lèvres blanches laissaient échapper ces mots avec un

accent d'ardent désir :

– Je voudrais du pain pour Héléni, pour Joannis... et un peu pour moi aussi.

– Du pain !

Le roi s'était brusquement redressé, il regardait Héléni qui avait rougi de nouveau.

– Du pain ! répéta-t-il d'une voix frémissante. Est-ce que, vraiment, vous en manquerez ?

– Ils ont eu le dernier morceau hier... Maintenant, il ne me reste plus rien et l'on ne veut pas me donner d'ouvrage, répondit-elle d'une voix brisée.

Une inexprimable émotion se lisait sur la physionomie du roi. Son regard enveloppa la jeune fille si pâle, visiblement affaiblie par beaucoup de privations matérielles et de souffrances morales, mais conservant toujours sa délicate beauté, sa grâce patricienne, et surtout le charme incomparable, l'admirable rayonnement de son regard.

– Pourquoi ne me disiez-vous pas ?... murmura-t-il. Le premier devoir d'un souverain

est de venir en aide à ses sujets dans l'embarras... Je vais parler de vous à ma mère, elle viendra vous voir et vous vous confierez à elle. Vous verrez combien elle est bonne ! Certainement, elle trouvera bien vite un moyen d'arranger tout cela.

Des larmes jaillirent des yeux d'Héléni ; les mains de la jeune fille se joignirent dans un geste de reconnaissance.

– Je ne sais comment remercier Votre Majesté !...

– C'est moi qui suis votre débiteur, mademoiselle, et avec moi l'Esthénie tout entière. C'est pourquoi mes loyaux sujets, lorsqu'ils apprendront à qui ils doivent la préservation de l'existence de leur roi, ne pourront plus longtemps garder rancune à la petite-fille de Stéphanos Ériclès... Car vous pensez bien que je ne vais pas garder pour moi cette découverte, quoi qu'en doive souffrir votre humilité.

Il se détourna pour prendre sa cravache déposée en entrant sur une table, puis, se penchant, il enleva le petit Hélos et lui mit un

baiser au front.

– Au revoir, mon cher enfant, et soyez plus prudent désormais, afin de ne pas effrayer ainsi votre pauvre cousine.

Il remit l'enfant à terre et lui glissa quelque chose dans la main. Puis, se détournant, il s'inclina devant Héléni et se dirigea vers la porte en donnant une amicale caresse à Joannis.

Au-dehors, le prince Elvenko tenait en main les deux chevaux. Le roi se mit en selle et les cavaliers s'éloignèrent.

Le jeune souverain ne prononça pas un mot pendant tout le trajet, et l'aide de camp constata avec quelque surprise que Sa Majesté semblait en proie à une rêverie mélancolique qui ne lui était pas habituelle.

... Quand le roi eut disparu, Hélos s'approcha de sa cousine demeurée immobile au milieu de la salle.

– Regarde ce que le roi m'a donné, Héléni !

Et, entre ses petits doigts, il élevait une pièce d'or.

Le teint pâle d'Héléné s'empourpra. Une aumône !... Oh ! En être réduite là !

Ses mains se joignirent, tandis que ses yeux se dirigeaient vers le vieux crucifix de Lénéô qui occupait la place d'honneur depuis que Stéphanos n'était plus là...

– Mon Dieu, que votre volonté soit faite ! Cela est bon pour châtier mon orgueil... Et d'ailleurs il est moins dur de recevoir quelque chose de lui, notre souverain... de lui, si bon, si délicatement charitable pour les petits-enfants du malheureux Stéphanos !

Dans son cabinet de travail, le roi Boris venait d'achever sa tâche de la matinée. Et maintenant, ayant mis en ordre les papiers officiels qui couvraient son bureau, il s'accoudait à son fauteuil et appuyait sur sa main sa belle tête songeuse.

Sa Majesté rêvait encore, et cette rêverie ne devait rien avoir de gai, à en juger par l'expression de sa physionomie.

Une porte s'ouvrit sans bruit, laissant

apparaître une femme de petite taille, dont la physionomie grave et douce s'encadrait de deux bandeaux blonds légèrement grisonnants.

Le roi se leva, un léger sourire aux lèvres.

– Ah ! Vous voilà, chère mère !

Et, avec un affectueux empressement, il avançait un fauteuil tout près du sien, y faisait asseoir la reine dont le regard l'avait enveloppé avec une tendresse fière...

– Boris, je viens te rendre compte de ma mission, dit-elle tandis que le roi s'asseyait à son tour.

Un léger tressaillement agita le jeune souverain.

– Ah ! Vous l'avez vue, ma mère ?

– Oui, mon cher enfant. Pauvre créature, si belle et si modeste, si profondément sérieuse en même temps ! J'ai pleuré avec elle, Boris !... Mais quelle énergie en cette enfant !

– Oui, elle est admirable ! murmura le roi d'une voix frémissante. Avez-vous pu, ma mère, trouver un moyen de lui venir en aide sans

froisser sa délicatesse ?

– Très facilement. Elle exécute de fort jolies broderies grecques, je lui en ai demandé, que tes sœurs et moi allons mettre à la mode. Ainsi notre exemple sera suivi, et la pauvre enfant, en montant un petit atelier, pourra gagner sa vie et celle de ses cousins... Car c'est vraiment la complète misère, comme tu me l'avais dit, Boris. Je lui ai conseillé de quitter cette mesure isolée, de se loger plutôt en ville où elle aura des facilités pour travailler et élever les enfants.

Quelques instants, le roi demeura silencieux, le front appuyé sur sa main...

Puis, relevant la tête, il attacha sur sa mère son regard très grave et profondément triste.

– Ma mère, faites tout le possible pour ces pauvres enfants, suivez-les toujours de votre protection... mais il est une chose que je vous demande : c'est de ne jamais me parler d'Héléné Ériclès, car elle doit être morte pour moi.

– Que veux-tu dire, Boris ?

Le roi sortit d'une poche intérieure un petit

portefeuille qu'il ouvrit. Entre deux feuilles de fin papier, sa mère vit une branche de chèvrefeuille séché.

– Je vous ai raconté, ma mère, comme je l'ai connue, tout enfant. Le lendemain, je trouvai à la chapelle, sur mon prie-Dieu, ce chèvrefeuille. Sans une hésitation, je me dis : « C'est elle qui l'a mis là... » Et je l'ai conservé précieusement... aussi précieusement que je gardais en mon cœur le souvenir de la charmante petite créature dont le regard ravissant m'avait si profondément frappé.

« Dévouement silencieux »... Oui, c'est bien cela, c'est elle tout entière, si modeste et si vaillante... Cette enfant inconnue, et jamais revue, a été ma petite étoile. Sa pensée m'a préservé de tant de défaillances qui me guettaient. Dieu l'a donnée comme égide au roi d'Esthénie... Et lorsque je l'ai revue, semblable à autrefois, mais plus touchante encore dans sa grâce de jeune martyre, j'ai compris pourquoi j'avais tant de peine à songer à une union avec une quelconque de ces princesses qui me sont si indifférentes.

La reine se redressa brusquement et posa la main sur l'épaule de son fils.

– Boris !... mais c'est absolument fou !

Il passa lentement la main sur son front.

– Oui, je le sais, ma chère. C'est pourquoi je dois l'oublier... Alors je songerai à un mariage de raison, puisque ma position l'exige.

Le regard désolé de la reine enveloppa la physionomie altérée du jeune roi.

– Mon enfant, tu souffres !... Comment toi, si sérieux, as-tu pu te laisser prendre par ce rêve ?

– Il faut penser, chère mère, que je suis un grand idéaliste... Allons, ne prenez pas cet air attristé, je vous en prie ! La souffrance est bonne à l'homme, comme le disait l'autre jour le bon père Dilusko... Et j'ajouterai : surtout aux rois. Si Dieu me donne l'épreuve, il m'accordera également la force de la surmonter.

– Comme tu es sérieux et véritablement chrétien, mon Boris ! murmura la reine en passant une main caressante sur la blonde chevelure du jeune souverain. Quelle bénédiction

Dieu m'a envoyée en me donnant un tel fils !

Le roi eut un mélancolique sourire et ses lèvres se posèrent longuement sur la main de sa mère.

– Priez pour moi, mère chérie, afin que je remplisse courageusement mes devoirs de souverain... et qu'elle ne soit plus pour moi que l'étoile très lointaine voilée par la brume de l'oubli volontaire.

Un tribunal humain ne devait pas avoir la mission de juger et de condamner Stéphanos Ériclès. Le terrible révolutionnaire était depuis trois jours à l'infirmerie de la prison, atteint d'une maladie qui ne pouvait pardonner, étant donné surtout son grand âge.

Chaque jour, Héléni, munie de l'autorisation royale, venait passer une heure près de lui. Elle le trouvait maintenant moins farouche, il semblait même parfois considérablement abattu...

Et la jeune fille, très doucement, risquait quelques mots discrets, elle essayait de toucher l'âme de ce vieillard si près de paraître devant

Dieu.

Le troisième jour, il parut l'écouter avec plus d'attention. Sur sa physionomie extrêmement changée par la maladie, une expression inaccoutumée se faisait jour.

Héléni constata en effet avec effroi un effrayant changement... Le vieillard, ouvrant les yeux, la reconnut et murmura :

– Ah ! C'est toi !... J'ai à te parler...

Elle se pencha tout près des lèvres livides.

– Il faut que je voie le roi... J'ai une grave révélation à lui faire... devant toi...

– Voir le roi !... Mais comment, grand-père ?

– Il le faut... Et aujourd'hui même, car demain ce sera fini.

C'était, sans doute, le commencement du repentir. Stéphanos connaissait peut-être quelque complot en préparation, il voulait en prévenir le roi Boris. Il fallait absolument que le souverain fût averti... Mais comment y arriver ?

Par la reine !... Oui, il fallait solliciter une

audience de la bonne reine Marie.

En sortant de la prison, elle se dirigea vers Volaina. Elle savait que, depuis deux jours, la famille royale se trouvait au château. Elle prit au passage le petit Hélos, afin de se trouver moins seule pour cette démarche qui coûtait fortement à sa timidité, augmentée par la solitude où elle vivait depuis quelque temps.

Dans la cour du château, des piqueurs tenaient en main plusieurs chevaux. En haut du perron, deux jeunes officiers causaient en achevant de mettre leurs gants... Leur regard surpris se posa sur la jeune inconnue qui gravissait les degrés et dont la mantille sombre ne dissimulait qu'à demi la saisissante beauté.

Ils s'écartaient pour la laisser passer, tout en portant la main à leur képi. Mais Héléni s'arrêta et, toute rougissante, demanda timidement :

– Pardon, messieurs, pourriez-vous me dire s'il m'est possible d'être reçue par Sa Majesté la reine ?

– Je ne puis vous dire, madame... Il faut vous

adresser au chambellan de service...

Et très courtoisement, un des deux officiers précéda Héléni, lui fit traverser le grand vestibule orné de tapisseries et de magnifiques trophées de chasse et l'introduisit dans un petit salon où se trouvait un homme d'un certain âge, à la mine froide et sévère.

– Que désirez-vous, madame ? demanda-t-il en se levant et en saluant légèrement.

Héléni répéta sa demande... Le chambellan répondit d'un ton sec :

– Sa Majesté la reine est en promenade.

– Mais un peu plus tard, peut-être ?...

– Sa Majesté ne rentrera pas avant ce soir.

Ce soir !... L'infirmière n'avait pas caché à Héléni que Stéphanos n'avait plus que quelques heures à vivre.

– Il faut pourtant que je la voie... elle ou le roi.

Le chambellan toisa d'un regard de dédaigneuse surprise l'humble personne qui osait émettre cette prétention.

– Le roi ne reçoit que sur demande faite à l’avance... Et d’ailleurs Sa Majesté n’accorde jamais d’audience lorsqu’elle se trouve à Voläina.

Le cœur d’Héléni se serra à cette réponse faite sur un ton péremptoire. Là-bas, pourtant, Stéphanos attendait... Il fallait encore tenter un effort.

– Monsieur, il s’agit de quelque chose de très grave, dit-elle d’un ton suppliant. Je vous en prie, demandez à Sa Majesté...

– Je vous répète que c’est impossible !

Et son attitude disait clairement :

« Il me semble que vous abusez de ma patience. »

Il n’y avait qu’à se retirer... Mais en prévision d’un refus, Héléni avait écrit un mot demandant à la reine d’obtenir de son fils qu’il voulût bien se rendre près de Stéphanos pour entendre ses révélations.

– Voulez-vous au moins, monsieur, remettre le plus tôt possible ce billet au roi, puisque la reine

est absente ?

Le chambellan prit la petite enveloppe, la tourna et la retourna d'un air de dédain, puis dit, du bout des lèvres :

– Oui, je la remettrai !... Au revoir, madame.

Héléni sortit du salon, en serrant nerveusement la main d'Hélos qui levait vers elle de grands yeux inquiets.

Au moment où ils arrivaient dans le vestibule, une porte s'ouvrit tout à coup, le roi apparut en costume de cheval, suivi du prince Elvenko.

Il eut un brusque mouvement de surprise en voyant devant lui Héléni qui s'était arrêtée aussi, toute saisie et toute rose d'émotion...

– Mademoiselle Héléni ! dit-il en se découvrant. Qui demandiez-vous ?... Ma mère peut-être ?

– Oui, Sire... mais c'était pour une communication qui intéresse surtout Votre Majesté !

– Alors, c'est à moi que vous vouliez parler ! Rien de plus facile... Bonjour, petit Hélos ! Et

cette blessure ?

Souriant, il passait son doigt sur le front du petit garçon.

– Il n’y en a plus trace, vraiment !... Venez par ici, mademoiselle.

Ouvrant une porte, il fit entrer Héléni et l’enfant dans un salon voisin et dit avec bienveillance :

– Voyons, de quoi s’agit-il, mademoiselle ? Vous semblez fort bouleversée. Le comte Boranof a été un peu dur pour vous, n’est-ce pas ? Il interprète toujours dans le sens le plus étroit les ordres donnés et ne sait pas user de ménagements... Il est heureux que je sois arrivé si bien à point... Allons, dites-moi sans crainte ce qui vous amène, mademoiselle Héléni, vous savez bien que le roi ne peut rien refuser à celle qui lui a sauvé la vie.

Ainsi encouragée, Héléni présenta la demande de son aïeul... Sans une hésitation, le roi dit aussitôt :

– J’irai.

– Le plus tôt possible, s’il plaît à Votre Majesté, car les heures sont comptées pour mon malheureux grand-père.

– Dans une heure, je serai à la prison. C’est le temps nécessaire pour que vous y soyez rendue vous-même, puisqu’il veut que vous assistiez à l’entretien... Cependant, s’il s’agit de la révélation de quelque criminel complot, il aurait pu vous éviter cette nouvelle émotion.

– Oh ! Une de plus, qu’importe ! murmura la voix brisée d’Héléni.

Une contraction passa sur le visage du roi. Il parut faire un violent effort sur lui-même pour dire tranquillement, sans regarder le pâle visage altéré par la fatigue :

– Eh bien ! Dans une heure, c’est convenu... Emmenez-vous là-bas votre petit Hélos ?

– Non, pauvre petit, c’est inutile. Je vais le ramener à la maison, où l’attend son frère.

– Oui, vous avez raison... À tout à l’heure, mademoiselle.

Héléni s’inclina avec un remerciement ému et

sortit avec Hélos. Dans le vestibule, le prince Elvenko la salua respectueusement aussitôt imité par les officiers et par le chambellan lui-même, non encore remis de la surprise que lui avait causée l'acte de son souverain.

Presque aussitôt, le roi sortit du salon.

– Je ne ferai pas de promenade aujourd'hui, messieurs... Comte, donnez l'ordre qu'une automobile soit prête dans une demi-heure pour me conduire à Miclesz.

Et il se dirigea vers son appartement, laissant les courtisans fort intrigués se demander quelle grave communication la jeune inconnue avait bien pu faire à Sa Majesté pour que celle-ci quittât ainsi précipitamment Voläina.

Près du lit où se mourait Stéphanos, Héléni venait de s'asseoir, tenant entre ses mains celles du vieillard. Elle lui parlait doucement de la miséricorde divine, du ciel promis au repentir... Et un peu de calme descendait sur la physionomie tourmentée de l'anarchiste.

– Ma chère sœur, je crois que vous pouvez

prévenir le prêtre de se tenir tout prêt, murmura Héléni à l'oreille de la religieuse qui allait et venait silencieusement.

– Oui, je vais lui dire, mademoiselle.

Elle s'interrompit... La porte vitrée qui fermait l'infirmerie venait de s'ouvrir doucement, laissant apparaître le roi. Il salua la religieuse qui s'inclinait et s'avança vers le lit.

– Grand-père, voilà Sa Majesté ! murmura Héléni.

Stéphanos ouvrit les yeux, il les posa sur le roi qui se penchait vers lui.

– Qu'avez-vous à me dire, Stéphanos Ériclès ?

Un son rauque s'échappa de la gorge du vieillard. Un moment, il parut incapable de parler... il dit enfin d'une voix très faible :

– Sire, je me hâte... ce secret m'étouffe et je sens que je m'en vais de minute en minute... Le prince Georges de Thessalie et sa femme, la cousine de la reine Marie, votre mère, périrent dans l'incendie qui dévora leur palais. Cet incendie fut allumé par mes fils et par moi, pour

me venger d'une injure personnelle.

Le roi eut un mouvement d'horreur et un gémissement s'échappa des lèvres d'Héléni.

– La petite princesse Marie, leur unique enfant, disparut également... Mais elle n'était pas morte. Je l'avais sauvée, non par pitié, mais par un sentiment de vengeance raffinée, afin que cette enfant, destinée à une haute position, ne fût jamais qu'une humble créature ignorée de tous. Elle fut élevée sous mon toit, elle passa toujours pour la fille de Chrisostôme, mon fils aîné, qui venait précisément de perdre la sienne. Nous avons agi habilement, personne ne se douta jamais de rien, pas même Lénîô, la femme de mon fils Hippias, que nous avons su éloigner quelque temps auparavant... Et voilà comment Votre Majesté se trouve aujourd'hui en présence non de Héléni Ériclès, mais de la princesse Marie de Thessalie, sa cousine.

Une exclamation, où se mélangeaient la surprise immense et le bonheur, s'échappa des lèvres du roi. Il se pencha vers Héléni qui s'appuyait au lit, toute blanche de saisissement...

– Héléni !... Mais vous vous trouvez mal, ma pauvre petite !

Il lui saisit les mains et la fit asseoir. Puis il appela l’infirmière en réclamant un cordial...

Mais Héléni surmontait déjà la faiblesse causée par l’incroyable révélation. Un sourire vint rassurer le roi dont la physionomie exprimait une profonde anxiété.

– Non, non, Sire, c’est inutile ! Ce malaise est fini... Mais cette chose est si inattendue, si incroyable.

Épuisé par l’effort accompli, Stéphanos avait fermé les yeux. Il les rouvrit tout à coup en murmurant :

– Votre Majesté trouvera, en faisant fouiller le sol de la demeure qui était la mienne depuis quelques mois, des documents qui lui seront une preuve irréfutable de ce que je viens de lui révéler... Et maintenant, je sollicite le pardon de ceux envers qui j’ai été coupable, de vous, Sire, que j’ai poursuivi de ma haine... de toi, Héléni, pauvre enfant qui as tant souffert par ma faute !

Un long frisson secoua Héléni. Dans ses prunelles passait une hésitation poignante... Et sur la physionomie du roi se lisait un violent combat.

Enfin, Héléni se pencha vers le vieillard, ses lèvres se posèrent sur le front de celui qu'elle avait jusqu'ici appelé son grand-père...

– Je vous pardonne, Stéphanos Ériclès, dit-elle d'une voix étouffée.

– Merci !... Et vous... Sire ? murmura Stéphanos en levant vers le roi son regard déjà voilé.

Le roi parut faire un énergique effort sur lui-même, sa main un peu frémissante se posa sur celle du vieillard.

– Moi aussi, Stéphanos... Et maintenant, il faut songer à demander le pardon de Celui qui sera bientôt votre juge.

– Oui... un prêtre... murmura le vieillard.

Héléni s'élança pour prévenir l'infirmière. Le prêtre était là, tout près... Le roi et Héléni se retirèrent dans la pièce voisine. D'un mouvement

spontané, Boris prit les mains de la jeune fille et les porta à ses lèvres.

– Ma petite cousine !... Je suis si heureux !... Et vous, Héléni ?

– Oh ! Moi... il me semble que je rêve !... Oui, je vais certainement me réveiller, redevenir « sa » petite-fille.

Le regard très doux de Boris enveloppa la jeune fille toute frissonnante d'émotion.

– Non, vous ne rêvez pas, Héléni. Cet homme a dit vrai, et sa révélation explique bien des faits restés obscurs au moment de l'affreuse catastrophe. Il est exact qu'on ne retrouva pas les restes de l'enfant, et quelqu'un prétendit avoir vu s'enfuir un homme emportant un paquet blanc qui pouvait être la petite princesse. Mais ces criminels étaient habiles, on ne put retrouver leurs traces... Oui, vous êtes la princesse Marie de Thessalie, la filleule de ma mère, ma cousine. Oh ! Quelles bénédictions nous devons adresser au Seigneur !

Il lui avança un fauteuil, la fit asseoir et,

gardant sa main entre les siennes, il lui parla de sa mère, la douce princesse Olga, de son père, le prince Georges, si intelligent, si artiste...

– Maintenant, je retrouve en vous ses traits, autant qu’il m’est possible d’en juger, du moins, car je ne connais de lui que des portraits. Ma mère saura mieux juger de la ressemblance... Il vous reste des oncles, des tantes, des cousins, Héléni... Je vous appelle toujours ainsi parce que j’aime ce nom... je ne pourrai vous appeler autrement, me semble-t-il.

Il laissait s’écouler l’heure, visiblement heureux de voir le calme revenir sur la physionomie d’Héléni et ses grands yeux s’imprégner d’un bonheur encore timide et incrédule.

La sonnerie de la pendule vint le faire un peu sursauter.

– Déjà !... Je vais me retirer, vous laisser accomplir votre tâche de charité près de ce malheureux... car je me doute bien que vous voulez l’assister jusqu’au dernier moment. Pourtant, vous semblez si fatiguée...

– C’est égal, je dois remplir ce devoir !

– Je n’insiste pas, car je vous connais, je sais que pour vous le devoir passe avant toute chose. Mais demandez tout ce qui pourra vous être agréable, je vais donner des ordres pour que vous soyez obéie comme moi-même... Et en rentrant au palais, je téléphonerai la nouvelle à ma mère qui viendra certainement vous aider en cette pénible circonstance.

– Oh ! Sire, quelle bonté ! dit-elle, les larmes aux yeux.

Il eut un sourire ému.

– De cousin à cousine, n’est-ce pas naturel ?... Ma mère et mes sœurs, elles aussi, vont être si heureuses !... Allons, au revoir, ma petite cousine. J’espère que, ce soir, le palais des rois d’Esthénie abritera la princesse Marie.

Il pressa doucement les petits doigts tremblants et s’éloigna, tandis qu’Héléni joignit les mains vers le ciel dans un mouvement d’ardente reconnaissance.

... Le soir de ce même jour, vers sept heures,

Stéphanos rendit son dernier soupir. Héléni, brisée de fatigue et d'émotion, fut emmenée par la reine Marie, accourue à l'appel de son fils. Dans la voiture qui l'emportait au palais, la jeune fille demeurait anéantie, les yeux fermés, sous l'affectueux regard de la reine...

Tout à coup, elle parut sortir de cette prostration...

– Et mes pauvres petits qui attendent, tous seuls là-bas !... Ah ! Madame, il faut que j'aille...

– Rassurez-vous, ma chérie, le roi y a pensé. Il a envoyé un de ses aides de camp en automobile pour ramener les chers petits au palais. Vous les trouverez en arrivant.

– Oh ! Que le roi est bon ! murmura Héléni.

Et des larmes coulèrent le long de ses joues amaigries, tandis que la reine l'embrassait tendrement en lui disant de douces paroles.

Le roi avait donné des ordres pour qu'Héléni, à son arrivée au palais, ne fût l'objet d'aucune curiosité, même discrète. Aussi n'y avait-il dans le vestibule et les corridors que les gens de

service nécessaires. La reine, tenant sous son bras la petite main de sa jeune parente, se dirigea vers son appartement. Elle ouvrit une porte et Héléni vit devant elle le roi Boris, deux blondes jeunes filles qui lui tendaient les mains, Joannis et Hélos qui s'élançaient vers elle avec un cri de joie...

Un voile descendit devant son regard, elle chancela et ce fut le roi qui la retint au moment où elle glissait à terre, évanouie de fatigue et d'émotion.

*

« ... Ainsi donc, chère bonne amie, voilà, contée par le menu, toute mon extraordinaire histoire déjà lue par vous, sans doute, dans les journaux qui s'en sont bien vite emparés. Votre petite Héléni est princesse... Cela n'est rien, mais le grand bonheur, c'est d'avoir trouvé une telle famille. Vous ne sauriez vous imaginer combien ils sont tous bons pour moi ! Il semble, vraiment, que je sois la fille de la reine Marie, la sœur des

princesses Ylda et Olga. Pour remettre ma santé très ébranlée après toutes ces souffrances, elles sont venues s'installer avec moi à Volaina, à l'air si pur de la forêt. Joannis et Hélos nous ont accompagnées. Le roi, dont la bonté ne se peut exprimer, m'a dit qu'il se chargerait de les faire élever et que je pourrai les conserver près de moi tant qu'il me plaira... Je l'ai fort peu vu, il a dû faire un voyage officiel en Livonie. Je sais que ses ministres souhaiteraient le voir épouser la grande-duchesse Catherine, qui est fort belle et très intelligente, mais la princesse Olga m'a dit que son frère ne paraissait pas du tout disposé à contenter ce désir.

« Il est revenu depuis deux jours et, dès hier, il est arrivé à Volaina. Oh ! Chère amie, combien il a été charmant pour sa pauvre petite cousine !... Sa cousine ! Il me semble que je rêve en prononçant ce mot ! Il me semblait que je rêvais hier en me voyant assise à sa droite dans l'immense salle à manger de Volaina, entourée par lui des plus délicates attentions... Et tout ce luxe, ce personnel empressé, ce titre d'altesse, cette atmosphère spéciale des cours... Tout cela

me laisse stupéfaite, presque incroyante, mais non éblouie ni grisée, grâce à Dieu. Je suis heureuse, avant toute chose, de l'affection qui m'entoure. Pour les honneurs et tout le reste, vous savez, chère madame Nalischine, qu'Hélène ne les a jamais désirés... »

Arrivée à ce point de sa lettre, Hélène jeta les yeux sur la pendule accrochée en face d'elle, au mur de son petit salon. Elle eut une légère exclamation...

« Déjà cinq heures ! Il faut que je m'en aille, je finirai cette lettre en revenant... »

Elle se leva et jeta un coup d'oeil vers une des hautes glaces... La pauvre Hélène Ériclès n'existait plus, le miroir renvoyait l'image d'une ravissante créature au teint délicatement rosé, vêtue d'une robe de voile blanc qui mettait en valeur une taille incomparable. Mais ce qui demeurait de l'ancienne Hélène, c'était le regard, ce regard si doux, si profond, si rayonnant, qui avait charmé pour toujours le roi Boris adolescent.

Elle remit de l'ordre dans sa coiffure

légèrement dérangée, prit une ombrelle et descendit rapidement. Au passage, elle répondit avec sa grâce habituelle au profond salut du comte Boranof, ce chambellan qui l'avait naguère accueillie d'une manière si froide. La princesse Marie avait l'âme à la fois trop haute et trop humble pour garder rancune des dédains infligés à Héléni Ériclès.

Elle se dirigea vers le parc. La famille royale devait prendre le thé dans le pavillon demeuré toujours le lieu de prédilection du roi. La reine Marie et ses filles s'y étaient rendues à l'avance et Héléni, occupée par sa correspondance, avait promis de les rejoindre le plus tôt possible.

En entrant dans l'ancienne salle d'étude, transformée en un charmant salon, Héléni vit la reine occupée à une broderie et la princesse Ylda confectionnant un jupon pour une pauvre dont elle s'occupait assidûment.

– Ah ! Vous voilà, ma chérie, dit cette dernière en voyant entrer sa cousine. Je vais commencer à servir le thé. Olga court dans le parc à la recherche de son chien, le roi est occupé par un

rapport de son ministre de l'Intérieur, mais je compte qu'ils ne vont pas tarder maintenant.

Héléni, traversant le salon, s'avança sur la galerie. Elle était, comme autrefois, abondamment garnie de roses pourpres... La jeune fille s'accouda à la balustrade et laissa son regard se reposer sur la forêt, délicieusement sombre et fraîche en cette chaude journée d'été.

Ce lieu lui rappelait deux souvenirs bien différents : l'un très doux – celui du jour où elle avait vu pour la première fois le roi d'Esthénie... L'autre, affreux cauchemar – cette nuit inoubliable où elle avait suivi Stéphanos jusqu'au pavillon, où elle avait emporté à travers la forêt l'engin infernal prêt à éclater.

Elle eut tout à coup un léger tressaillement en voyant près d'elle le roi Boris.

– Vous ai-je fait peur, petite cousine ? demanda-t-il, souriant, en se penchant vers elle.

– Oh ! Non !... Mais je pensais à ce qui s'est passé cette nuit où...

Un frisson secoua ses épaules.

Le roi lui prit la main en disant avec émotion :

– Quelle héroïne vous êtes, Héléni !...
Combien est vrai, pour vous, le langage du petit
brin de chèvrefeuille que j'ai toujours si
précieusement conservé !... « Dévouement
silencieux »... oui, c'est vous tout entière. Je vous
dois deux fois la vie, Héléni...

– Je vous en prie !... Ce n'était que mon
devoir ! murmura-t-elle en rougissant.

– Oui, je sais que vous souhaiteriez voir tout
cela ignoré. Mais vraiment, ce n'est pas moi qui
ne l'oublierai jamais... pas plus que je n'ai oublié
la petite fille aux grands yeux brillant comme les
étoiles qui vint un jour dans ce chemin et dit au
roi d'Esthénie qu'elle prierait pour lui Notre-
Dame-de-la-Victoire... Pensez-vous que cette
bonne Mère vous ait accordé ce que vous lui
demandiez pour moi, Héléni ?

Les beaux yeux bleus se levèrent sur le jeune
souverain. Héléni dit avec une douce gravité :

– Oui, car je sens que le roi d'Esthénie est
demeuré tel qu'autrefois.

Il se pencha davantage et murmura :

– Vous non plus, Héléni, vous n’avez pas changé. Vous êtes toujours la radieuse étoile qui a guidé le roi Boris à travers mille dangers... Et maintenant, voulez-vous continuer cette tâche ? Voulez-vous être ma petite reine, la souveraine de l’Esthénie ?

Très pâle, toute frémissante, elle balbutia :

– Moi !... Votre Majesté ne songe pas !... Je suis ignorante de tout, je...

Il eut un sourire très gai.

– Oh ! Tant mieux ! Je serai votre professeur et je suis certain que ce rôle sera une sinécure, car vous êtes du nombre des femmes qui sont reines d’instinct. Il suffit seulement que vous m’aimiez un peu... Est-ce possible, cela ?

Il se penchait encore, le regard doucement interrogateur. Héléni, toute rose de joie, eut un sourire radieux.

– C’est très possible... et si vraiment je puis faire une reine passable...

Il rit de nouveau, très ému.

– Passable !... Décidément, petite colombe, vous ne vous connaissez pas ! Mais cela vaut mieux ainsi... Alors, vous avez confiance en moi, vous voulez bien devenir pour la vie ma compagne bien-aimée ?

– Oui, à vous seul, je puis promettre assez d’amour et de confiance pour cette tâche si haute du mariage chrétien, dit-elle d’un ton grave.

Il prit sa main et la baisa longuement.

– Merci, Héléni... Ah ! Si jamais, il y a pu de temps encore, j’avais pensé voir ainsi réaliser ce rêve que ma mère, avec raison, traitait de folie !... Ô ma petite reine, nous irons dès ce soir remercier Notre-Dame-de-la-Victoire qui nous a réunis à travers tous les obstacles !

« Je termine ma lettre à la hâte, chère Mme Nalischine, car l’heure de dîner est tout près de sonner. Mais il faut que je vous dise, dès ce soir, l’immense bonheur qui m’arrive. Je suis fiancée... fiancée au roi Boris ! Oh ! Jamais je n’aurais pu rêver, chez le futur compagnon de ma vie, cœur plus délicat, âme plus haute ! Que Dieu soit mille fois béni ! Aidez-moi à le remercier, chère bonne

amie !

« Vous viendrez, naturellement, au mariage de votre petite Héléni. Le roi, à qui j'ai longuement parlé de vous, me charge de vous adresser en son nom une invitation expresse... et vous savez qu'on ne répond pas au roi par un refus. Du reste, je vous écrirai d'ici là... Priez beaucoup, amie très chère, pour votre petite Héléni. C'est une responsabilité écrasante que celle d'une reine ! Heureusement, j'ai beaucoup peiné et souffert, je saurai mieux compatir aux douleurs de ceux qui vont devenir mes sujets... Et pour lui, mon cher roi Boris, demandez que je sois toujours la petite étoile de son foyer, l'aide silencieuse et dévouée dans sa lourde tâche de chef d'un peuple. »

Cet ouvrage est le 252^e publié
dans la collection *Classiques du 20^e siècle*
par la Bibliothèque électronique du Québec.

La Bibliothèque électronique du Québec
est la propriété exclusive de
Jean-Yves Dupuis.